

La Marée verte et ses épaves

3- De la contre-culture à la permaculture

Après « Les ennemis de la Nature » (1945 – 1971), et « Les technocrates contre « l'écologie » (avant 68), voici le troisième chapitre de *La Marée verte et ses épaves*, « De la contre-culture à la permaculture », consacré à l'après 68.

« L'autonomie » est le maître-mot du moment. L'objectif et l'idéal de tous ceux qui souhaitent s'affranchir de telle ou telle dépendance (hétéronomie) - à défaut de pouvoir s'affranchir de toute dépendance. Et qui ne souhaite aujourd'hui disposer d'une plus grande autonomie pour sa voiture, son vélo, sa trottinette, son *smartphone* ou son ordinateur ? - Par exemple.

Si chacun a son point de vue sur l'autonomie – sur le sens et le contenu - certains la voient dans le retour à la terre, à la campagne, voire à « l'état naturel ». Il vient de loin ce retour. De la « révolution culturelle » qui accompagne Mai 68, avant de submerger le soixante-huitisme. Une explosion juvénile et libertaire, farouchement agressive, contre les vieilles mœurs, les vieilles traditions, la vieille morale ; contre le vieil ordre des vieux, foncièrement hiérarchique et autoritaire. *Sex, drugs and rock'n roll*. Fhar, MLF et communautés.

Cette explosion destructrice qui s'alimente de surenchères transgressives, se retourne vite en autodestruction. Dépressions, suicides, *overdoses*... la « révolution culturelle » dévore ses enfants. C'est le moment de « dépasser le négatif ». « Seul le succès est romantique » proclame un brûlot de l'époque. Oui, mais où se trouve « le positif », l'issue de secours ?

Il s'agit d'élaborer « un projet de vie nouveau ». L'écologisme se présente dès lors comme le dépassement et l'issue positive des convulsions de la « révolution culturelle ». A partir de 1971/1972 quelques milliers de rescapés s'en vont par groupes épars chercher leur autonomie et un peu d'apaisement, dans les terres à l'abandon de villages désertés. C'est sur ce moment, et sur ses actuels prolongements, que l'on revient ici.

Michel-Antoine Burnier et Frédéric Bon, deux intellectuels de leur temps. C'est-à-dire « d'après 68 ». Des universitaires marxistes cherchant, comme tous les universitaires marxistes du moment, à faire entrer l'éléphant de Mai dans leurs grilles d'analyse – comme si l'on pouvait forcer un éléphant dans une cage à serins. Ou bien à la recherche éperdue d'une autre cage à la mesure de... plus vaste, plus immense ! Gigantesque ! Fantastique ! Mais l'éléphant n'entre dans aucune grille, les explose toutes, et nos deux dresseurs d'« événements » et de « situations », analystes doctes, pondérés, cérébraux, oscillent entre la rigidité de leurs anciennes et rationnelles assurances, et des sortes de spasmes, de saccades épileptiques, comme saisis par la danse de Saint-Guy collective. D'où leur publication en cet automne 1971 d'un ouvrage perplexe et dubitatif intitulé *Classe ouvrière et révolution*¹, et sous-titré de trois questions :

Le prolétariat est-il toujours destiné à devenir la classe dominante ?

Y a-t-il des classes révolutionnaires par nature ?

Qu'est-ce qu'une force révolutionnaire ?

¹ Le Seuil, 1971

Voyons donc de plus près cette *Naissance d'une révolution* ? que nos deux sceptiques ont la sagesse d'affecter d'un point d'interrogation² dans leur chapitre final.

En ce temps-là donc, « les conditions objectives de l'explosion révolutionnaire » mûrissent peu à peu, « mais le processus subjectif des couches étudiantes et techniciennes » reste balbutiant. Les chemins du refus, de Katmandou à Renault Flins, « sont multiples et contradictoires ». Une contre-culture, mêlant communautés, libération sexuelle, mysticisme oriental, haschich, LSD, psychédéisme, presse parallèle et mouvements *underground* rayonne des universités vers la jeunesse et les couches techniciennes, et « exprime une volonté de résistance à la société d'oppression ». Ayant passé l'année 68 en revue, comme tous les penseurs d'après Mai – en Allemagne, en France, aux États-Unis – Bon & Burnier découvrent que tous ces mouvements et organisations convergent vers un modèle unique : *l'idéologie anti-autoritaire* qui s'exprime par *la transgression* et *la spontanéité*. Voyez le SDS allemand et Rudi Dutschke, les provos néerlandais et Roel Van Duyn, le mouvement du 22 mars et Daniel Cohn-Bendit, ou « plus récemment, Vive la révolution, le Front de libération des jeunes et le journal *Tout*³. »

On a vu plus haut comment s'exprimaient cette « idéologie anti-autoritaire », *Tout !* et le Front de libération des jeunes à propos de Fournier, des premiers écologistes et du rassemblement du Bugey⁴. Que dit Richard Deshayes lui-même, élève instituteur et scribe du FLJ, aveuglé, fracassé par un tir de grenade lors d'une manifestation en février 1971, dans sa fameuse proclamation illustrée d'un poing serrant tout à la fois une fleur, un fusil et une guitare⁵ ?

La société est pourrie (syn. médiocre, autoritaire, oppressive, etc.). Les vieux sont vieux (résignés) et ne nous transmettent rien d'autre que leur vieillesse (résignation). Leur image est triste, pitoyable, grotesque, et nous n'en voulons pas. Nous les jeunes, on veut vivre notre vie, le meilleur de notre vie, notre jeunesse ; l'apogée biologique et psychologique de nos capacités créatives et jouissives (sexe, drogue et rock n'roll). On ne veut pas survivre, on veut tout, tout de suite. Nous voulons tout et nous sommes contre tout : la famille, l'école, l'usine, l'armée, le travail, la prison, les centres de redressement, la misère quotidienne, les patrons, les adjudants, les flics (fascistes), les éducateurs (terroristes), les parents (abusifs), et la plupart des vieux et des adultes avec leurs conseils paternalistes ; des crapules agents du système en place qui nous répriment et nous démoralisent au nom de leur prétendue « expérience ».

Deshayes :

« LA REVOLTE C'EST NOTRE FACON A NOUS DE PRENDRE NOS DESTINEES EN MAIN ET D'AVOIR PRISE SUR NOTRE VIE » (NdA : en lettres capitales) *Notre passion de vivre est la force la plus révolutionnaire et la plus radicale qui soit.* (NdA : en italiques) **Faisons en sorte de n'avoir jamais de regrets.** (NdA : en caractère gras) **Vivre sans temps morts, jouir sans entraves.** (NdA : idem) Tous les adultes sont des éducateurs et comme tels **ils médiatisent la répression bourgeoise sur la jeunesse**, sous couvert de nous transmettre ce qu'ils savent. **Ils sont opprimés par le système et nous oppriment pour le compte du système.** (...) Toute la vie des gens, ils l'éprouvent comme un renoncement fondamental vis-à-vis de ce qu'ils auraient souhaité être et tout le monde en général situe ce renoncement à l'âge où ils sont sortis de l'école, entrés au centre d'apprentissage, rentrés du service militaire, où ils ont accepté tel type d'étude, au moment où ils se sont mariés, etc. On peut dire alors que toute l'enfance et l'adolescence sont l'apprentissage du renoncement à assumer ses désirs, une sorte de train de laminage à froid et à chaud continu qui vise

² Cf. F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, Le Seuil, 1971, p.139

³ Cf. F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op.cit.

⁴ Cf. *La Marée verte et ses épaves*, chapitres 1 et 2, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁵ Cf. *Tout !* n°9, 18 février 1971

l'acceptation par le jeune de toutes les désillusions sur le bonheur et l'amour, et ce renoncement se consomme en gros avec l'entrée dans la vie active et le mariage, c'est-à-dire l'installation dans une structure et emploi du temps imposés... Il est pénible d'imaginer ce que nous aurions pu être et ce que nous serions si nous n'avions pas été impitoyablement "éduqués", broyés culturellement et physiquement par la famille et l'école⁶. »

Nous pouvons et nous devons résister à ces mécanismes de dressage, et les détruire. D'où l'appel pressant, frénétique, forcené, à l'action immédiate, directe et collective, par petits groupes s'agglomérant en une « communauté révolutionnaire de la jeunesse », par exemple pour piller les magasins, se battre contre les flics, forcer l'entrée des concerts pop, comme celui de *Soft Machine*, au Palais des Sports, le 31 janvier 71, et rentrer en masse gratuitement – on voit que les autonomes de la fin des années 70, ces caricatures de gauchistes, n'ont rien inventé. Mais - prévient Deshayes - ce mouvement de critique et de destruction doit dépasser la pure négativité, sous peine de s'émousser.

« La destruction ne s'alimente pas d'elle-même **mais d'un projet de vie nouveau**, et c'est en tant que tel que le mouvement de libération de la jeunesse peut prétendre subvertir cette société où toutes les perspectives de subsister se font sur le renoncement à vivre et à développer toutes les facultés qui sont propres à chaque individu, facultés de libre jouissance de son corps et de son intelligence, faculté de coexister harmonieusement, de se respecter, de s'entraider et de se comprendre les uns, les autres. (...) La scission dans l'homme s'accomplit **irréremédiablement** dès qu'il a renoncé à sa jeunesse, c'est-à-dire à vivre, dès qu'il la fige en termes de souvenirs, de regrets, "le bon temps", "le temps des copains". Le bon temps est celui qu'on prend **maintenant** et **ici** ! La jeunesse c'est le refus de cette scission dans l'être, c'est la **rupture** dans le processus dévitalisant du renoncement⁷. »

Ce « projet de vie nouveau », il s'expérimente à Palavas, durant un camping sauvage de trois jours, entre le 3 et le 5 août 71, quinze jours après le rassemblement du Bugey, à l'appel du FLJ : « La révolution c'est la vie » proclament affiches et tracts. Des centaines de jeunes affluent mais la police intervient. Il y a des bagarres, des arrestations, et les fugitifs se replient au camping municipal, avant de se disperser dans les communautés des Cévennes voisines⁸.

Il ne semble pas, malgré les scissions récentes du MLF et du FHAR, que cette villégiature révolutionnaire ait eu lieu « en non-mixité choisie » (ça viendra), plutôt en pêle-mêle sensuel et nudiste.

« Faire l'amour est de loin une des choses les plus agréables que nous connaissions, plus on baise, mieux on se porte, et mieux on baise, mieux on se supporte. **Personne n'a plus rien à nous interdire** et sur ce plan encore moins que pour le reste si on considère le naufrage sexuel de nos parents. ON NOUS BRIME LE SEXE ! mais ça ne va pas durer – **BAISONS** ! est donc aussi un bon mot d'ordre – il y a beaucoup de choses à dire là-dessus⁹. »

⁶ Cf. Richard Deshayes. *Tout !* n°9, 18 février 1971

⁷ Cf. Richard Deshayes. *Tout !* n°9, 18 février 1971

⁸ Manus McGrogan. *Tout ! L'Échappée*, p.152. *Le Monde*, 6 août 1971, p.17

⁹ Cf. Richard Deshayes. *Tout !* n°9, 18 février 1971

Ces choses ne seront pas dites, du moins pas dans ce « texte interrompu par une grenade », criblé d'invectives envers les « crevures », les « crapules », stylé sous l'influence des situs et du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* paru en 1967¹⁰.

« Nous ne sommes pas contre les vieux, hurle Deshayes (en grosses lettres noires), nous sommes contre ce qui les a fait vieillir ! » Ce cri de guerre qui titre et condense le texte est aussitôt passé à l'état de poncif répété sur les murs, dans les tracts et d'innombrables écrits. Au pied de la lettre, il signifie platement que la jeunesse est un état d'esprit, et non pas du corps. *Cours camarade, le vieux monde est derrière toi !* « Le jeune con », c'est « un vieux déguisé en jeune », dit Richard Deshayes¹¹. On ne naît pas vieux, on le devient, aurait ajouté M. de la Palice et - tant qu'on y est - le vieillissement n'est pas une réalité biologique innée, mais une construction sociale. Mais s'il ne s'agit pas d'un conflit de génération, pourquoi s'en prendre aux « vieux » et non pas aux « cons », comme l'avait fait Brassens ? Pourquoi instaurer sciemment cette équivoque fielleuse et *âgiste* ? Pourquoi s'en tenir à celle-ci ? *Ne dites plus « oui papa, mais crève salope ! »* Voilà un raccourci qui peut mener loin. Ne dites plus, les riches, mais les juifs ; les bourgeois, mais les blancs ; les machistes, mais les hommes, etc.

*Le temps ne fait rien à l'affaire,
Quand on est con, on est con.
Qu'on ait vingt ans, qu'on soit grand-père,
Quand on est con, on est con*¹².

Et cet état d'esprit « jeune » se ramène au refus absolu de « rien céder sur son désir », suivant l'oracle de Jacques Lacan. Ce qui est le propre des enfants capricieux dans leur rageuse volonté de toute-puissance, ainsi que des criminels et des forcenés contrariés. Quitte, un jour ou l'autre, « à se cogner au réel », suivant le même Lacan.

« ... refus de la frustration, du passage à l'âge adulte – ce qui est frustrant, c'est pas le désir, c'est le désir non satisfait. ... Se définir pour soi. Qu'est-ce que tu veux pour toi...Avoir une vie qui te ressemble¹³ », explique aujourd'hui Richard Deshayes. Et nul ne peut le dire pour un autre, « ce serait péremptoire ». A chacun de savoir ce qu'il y a de plus important pour lui-même, voilà ce qu'il y a de plus important. « C'est même plus important que de savoir si ça vaut le coup. »

Autrement dit, quitte à se tromper dans ses désirs. Vivre c'est dangereux. Privée de tout horizon politique, voici la révolution ramenée à une volonté d'enfance perpétuelle, au mode d'emploi de sa vie, à la poursuite irréductible de ses désirs, à « son truc », son *trip* (*do your own thing*), à « devenir soi-même », comme Deshayes le conseille, 50 ans après l'interruption de son texte et bien des siècles après Pindare et tant d'autres¹⁴.

Pour le coup on imagine la mine pantoise des léninistes devant une telle manifestation de gauchisme, *la maladie infantile du communisme*¹⁵. Mais les « gauchistes » des années 20, eux-mêmes, encore engagés dans la lutte politique révolutionnaire, auraient sans doute haussé les épaules devant une telle proclamation, et rangé son auteur parmi leurs compagnons de route, artistes et poètes.

¹⁰ Cf. Raoul Vaneigem. *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Gallimard, 1967

¹¹ Cf. *Tout !* n°9, 18 février 1971

¹² Georges Brassens. *Le Temps ne fait rien à l'affaire*. Novembre 1961

¹³ Sur Youtube, film de Frédéric Loth, 2017. *Richard Deshayes, les ombres et les lumières*.

¹⁴ Frédéric Loth, 2017. *Richard Deshayes, les ombres et les lumières*, film cit.

¹⁵ Lénine, *Le gauchisme, maladie infantile du communisme*. Mai 1920

Celui qui, au crépuscule d'une vie passée dans le clair-obscur, n'en revient pas d'avoir été si jeune, si irradié par ce sentiment absolu d'amour et de puissance, comme en état de lévitation érotique, concède de tout cœur : « La caractéristique de la jeunesse, c'est son aptitude à se sacrifier pour des conneries », « l'existence, c'est tragique ».

Et puis, c'est bien fatigant de vivre sans temps mort et de jouir sans entraves. « Les gens se barraient... Asie, Inde, Maroc... on tape dans ses structures... la plupart de mes potes sont morts alcooliques... les copines à moitié *junkies* qui prennent vingt ans en six mois d'héro, en faisant le tapin¹⁶. » On a vite brûlé sa jeunesse, mais cela *aussi* peut être un choix. *Live fast, die young, make a beautiful body*. Plutôt vivre un jour comme un lion que cent ans comme un mouton.

Le dernier numéro de *Tout !* publié le 29 juillet 1971, dix mois après la parution du premier en septembre 70, « se termine sur une note d'apaisement, en référence au *Candide* de Voltaire : "Cultivez votre jardin" », qui propose le transfert des énergies militantes en ébullition vers des projets d'avenir, des contre-institutions calquées sur le modèle américain des cliniques libres et des centres de distribution de nourriture : « Il faut commencer à envisager le fonctionnement de l'utopie, et après la réaliser. Seul le succès est romantique¹⁷. »

Cultiver son jardin ? Vivre en communauté ? Le dernier mot de *Tout !*, ce « projet de vie nouveau » effleuré par Deshayes dans son manifeste du FLJ, duplique finalement Épicure et Fournier, mais davantage surtout, le modèle américain dont la « révolution culturelle » l'emporte sur le modèle chinois ou cubain dans la « génération des années 60 ».

C'est que les purs, les justes, les révoltés des villes et de Babylone retrouvent périodiquement depuis deux millénaires la fuite au désert, la retraite en Thébaidé et le retour à la nature. Que ce soit en ermites solitaires ou en communautés plus ou moins disciplinées. Exils et mises au vert plus ou moins volontaires, où cacher échecs et chagrins sous l'apparence d'un choix. Ainsi *Paul et Virginie* (1788), l'exotique et pathétique robinsonnade de Bernardin de Saint-Pierre, compagnon de promenade de Jean-Jacques, un autre misanthrope solitaire et prophète du *rousseauisme*. Assurément les deux êtres les plus maladroits et les plus malheureux de leur temps en manière mondaine.

A l'exception des romans champêtres de Georges Sand, (*Jeanne*, 1844 ; *La mare au diable*, 1846 ; *François le champi*, 1848 ; *La petite fadette*, 1849), qui enjolivent, sinon les paysans, du moins leurs personnages titres, les écrivains du XIX^e siècle, encore contemporains d'une France rurale, nous décrivent des campagnards non moins âpres, brutaux et grossiers que les citadins, de bas en haut de l'échelle sociale. Lisez parmi tant d'autres, Balzac (*Les Paysans*, 1855), Flaubert (*Madame Bovary*, 1857), Maupassant, Huysmans (*En rade*, 1887) Zola (*La Terre*, 1887), etc. Que voulez-vous, ce sont des réalistes, et même des *naturalistes* qui font des enquêtes et du reportage pour écrire leurs documents. Non pas de petites Marie-Antoinette en visite chez les gentils fermiers voisins.

Les *naturiens* libertaires de Montmartre, artisans et ouvriers indépendants, semblent les premiers, depuis les débuts de la révolution thermo-industrielle, en 1784, à avoir plaidé contre la civilisation et pour le retour à *L'État naturel*, suivant le titre d'une de leurs feuilles, vers 1894¹⁸. Ils devancent ainsi d'un siècle et davantage les primitivistes *ès* qualité, tel John Zerzan (*Futur primitif*, 1994) ; et les anthropologues anarchistes tels Marshall Salins (*Âge de pierre, âge d'abondance*, 1972, 1976 pour la VF) ; Pierre Clastres, préfacier de Salins (*Chronique des Indiens Guayaki*, 1972. *La Société contre l'État*, 1974) ; David Graeber (*Au commencement était...une nouvelle histoire de l'humanité*, 2021) ; James C. Scott (*Zomia, l'art de ne pas être*

¹⁶ Frédéric Loth, 2017. *Richard Deshayes, les ombres et les lumières*, film cit.

¹⁷ Cf. *Tout !* n°16, 29 juillet 1971, cité par Manus McGrogan. *Tout ! L'Échappée*, p.154

¹⁸ Cf. Renaud Garcia, *Notre Bibliothèque Verte*, v.1. Service compris, 2022

gouverné, 2013). Ce dernier revenant depuis quarante ans sur son « terrain », un village des hautes terres de Malaisie, autrefois « privé » d'électricité, et aujourd'hui méconnaissable, bouleversé par « toutes ces technologies qui abolissent les distances : les routes, les hélicoptères, les communications électroniques... » Ce qui n'empêche pas ce dogmatique anarchiste « de situer le vrai danger au cœur de l'État » :

« Les technologies actuelles de reconnaissance faciale, de suivi de déplacements ou de notation sociale m'inquiètent beaucoup moins quand elles sont entre les mains de Facebook que lorsqu'elles sont entre les mains de l'État chinois par exemple. A la fin, c'est encore l'État qui compte¹⁹. »

Comme si l'État et l'Entreprise n'étaient pas les compléments l'un de l'autre, en interaction et convergence au sein d'une *technocrature* planétaire dont la Chine fournit le modèle absolutiste, et les États-Unis, le modèle éclairé.

Comme si les modèles américain et chinois, au-delà de leur opposition spectaculaire et transitoire, ne se mêlaient pas eux-mêmes au sein de la *Chinamérique*.

Comme si, libéral ou despotique, éclairé ou absolutiste, diffus ou concentré, l'État technologique pouvait servir autre chose que les intérêts et desseins de la technocratie dirigeante dont il est l'organe administratif.

Comme si la société techno-industrielle, qu'elle soit « ouverte » ou « fermée », que la Machinerie générale soit détenue en indivision publique et collective par la technocratie, ou en privé par les entreprises et les particuliers de cette même classe technocratique, pouvait tendre à autre chose qu'à la rationalisation technique et à l'efficacité maximale, en vue de sa toute-puissance sur le monde et ses éléments.

Si encore James C. Scott s'était borné à relever cette vieille banalité, les « libertés formelles » et l'esprit critique – y compris sous leur forme « capitalo-parlementaire » - sont à l'Ouest ; et la tyrannie étatique à l'Est. Un poncif depuis Custine et ses *Lettres de Russie* (1843), et les considérations de Marx sur « le despotisme asiatique ». Aussi bien, les dissidents et révolutionnaires exilés - Marx le premier - ne se sont jamais réfugiés qu'à l'Ouest, et non dans les empires russe, islamique et chinois. Edward Snowden, exilé à Moscou et protégé par Poutine constitue l'exception à la règle ; tout comme l'Inde, sous-continent du « mode de production asiatique²⁰ », mais dont les velléités absolutistes se heurtent à la pugnacité des oppositions modernistes.

Mais lorsque « la politique » se ramène à « la science de la production » (Saint-Simon) ; que la société n'est plus qu'une entreprise dont le gouvernement et l'État ne sont plus que les directeurs ; que les citoyens sociétaires ne sont plus que les exécutants soumis à l'implacable « despotisme de fabrique », au sein de l'organisation industrielle du monde ; alors s'efface la distinction entre « le réseau social » à l'américaine (Facebook), et « l'État despotique » à la chinoise - en fait, l'empire chinois. Engels le savait bien, technocrate et cadre d'entreprise lui-même, lorsqu'il polémiquait contre les anarchistes :

« Le mécanisme automatique d'une grande fabrique est bien plus tyrannique que ne l'ont jamais été les petits capitalistes qui emploient des ouvriers. Pour les heures de travail, tout au moins, on peut inscrire sur la porte de la fabrique : *Lasciate ogni autonomia voi che entrate !* Si, par la science et son génie inventif, l'homme s'est soumis les forces de la nature, celles-ci se vengent de lui en le soumettant, puisqu'il en use, à un véritable despotisme indépendant de toute organisation sociale. Vouloir

¹⁹ *Le Monde*, 9 juillet 2019

²⁰ K. Wittfogel, *Le despotisme oriental*, 1957

abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille²¹. »

Engels le savait en 1874, et les naturiens également qui avaient saisi le caractère intrinsèquement mortifère, servile et autoritaire de la société industrielle, mais James C. Scott ne le sait toujours pas en 2022. Et nul doute que sa conférence, dans quelque cabaret de la Butte, aurait donné lieu à des éclats de voix entre compagnons.

N'ayant pas fait d'« enquête de terrain » en Zomia, sur les hautes terres de Malaisie, nous n'avons pas droit à la parole, encore moins à la contradiction, mais peut-être un peu au doute et aux interrogations. Il serait bien étonnant que parmi ces villageois « qui ne voulaient pas être gouvernés », il ne s'en soit pas trouvé certains (les jeunes ? Les « dynamiques » ? Les « aventureux » ? Les femmes ?), à se réjouir de l'arrivée des routes, de l'électricité, des communications électroniques, etc. Ne serait-ce que pour échapper au morne et sempiternel huis-clos du village, aussi rassurant qu'étouffant. La communauté, ses traditions... oui, c'est bien... on les aime, on les respecte, mais chacun veut vivre sa vie, hors de la tutelle des pères et des anciens.

La société industrielle infiltre et désagrège toujours la société paysanne ou « sauvage » par ces franges d'insatisfaits curieux, vivaces et turbulents. Ceux-là, si minoritaires soient-ils, qui sans toujours le savoir, se vivent davantage comme des individus, plutôt qu'en sociétaires. Les mêmes qui posent à l'anthropologue et au voyageur encore plus de questions qu'il ne leur en pose. Que les objets, les jouets, les habits, les outils, les armes, les appareils de l'étranger, fascinent d'autant plus, qu'ils sont plus « puissants » que les artefacts locaux. Ou plus « beaux », plus « riches » et de toutes façons « plus rares » : distinctifs. Ceux parmi lesquels l'explorateur recrute son guide ou son *informateur*, et qui seront également parmi les premiers du village à se rendre en ville et à en ramener un vélo sur leur pirogue, ou une énorme radio, ou des bouteilles d'alcool. C'est-à-dire qu'ils ramènent la ville au village.

Quant au retour du village, ou de la vie « sauvage », à la ville, il semble qu'il n'ait eu lieu, dans certaines zones amérindiennes (Nouveau Mexique, Mexique, Amazonie), qu'à la suite d'un effondrement écologique et social. Mais les archéologues creusent encore les tombes anciennes, cependant que les industriels creusent toujours nos tombes à venir : patience, donc.

Parmi la centaine de participants connus de la police, aux conférences-débats et aux banquets naturiens, quelques-uns ont même fondé des « colonies », avec un bilan qui ne surprendra guère les rescapés des « communautés hippies » des années 70. Zisly remarque ainsi dans ses souvenirs de la colonie de Vaux que : « Les actifs, les raisonnables labourent la terre pendant que les naturiens et les végétariens roupillent jusqu'à midi ou s'en vont sous les arbres lire Stirner²². »

Dans les années 60 du XX^e siècle, la dévastation du cadre et du mode de vie par l'expansion industrielle des Trente glorieuses (*sarcellite*, autoroutes, centres commerciaux) ramène un filet de réfractaires à la campagne, un peu grossi par l'échec de Mai 68 et du gauchisme post-soixante-huitard.

En octobre 1968, Fournier publie une annonce dans « quelques-unes de ces feuilles dites « naturistes », édictées par des « sectes de végétariens », qui ont été les ancêtres bien sages de la presse « underground » actuelle. »

Annonce republiée et commentée dans le n°2 de *La Gueule ouverte*, en décembre 1972.

²¹ F. Engels. « De l'Autorité », in *Almanaco Republicano*, 1874

²² Cf. « Sur la colonie de Vaux », *Le Libertaire*, 24 février 1907, cité par F. Jarrige dans *Gravelle, Zisly et les anarchistes naturiens contre la civilisation industrielle*. Le passager clandestin, 2016

« Une commune montagnarde de Savoie offre à des agriculteurs, artisans, artistes ou intellectuels la possibilité de s'installer à demeure sur son territoire. Les immeubles bâtis et les terres cultivables disponibles s'étagent de 500 à 850 m d'altitude. Le village est desservi par une excellente route carrossable, il y a l'eau, l'électricité. Toutes les cultures de la zone tempérée sont possibles.

Le but de l'opération est de faire renaître la vie et l'espoir dans un village qui meurt, en y attirant une population neuve.

Elle peut être l'occasion de créer en France la première commune à mode de vie écologique. Les avantages d'une telle entreprise pour ceux qui y participeront, d'une part, pour la propagation de leurs idées, d'autre part, n'ont pas besoin d'être soulignés. Nous demandons aux candidats de pratiquer un métier qui leur permette de vivre sur place, quel que soit ce métier. Nous cherchons à attirer des hommes et des femmes jeunes, mariés ou célibataires, pères et mères de famille ou susceptibles de le devenir rapidement, le premier de nos objectifs étant de rassembler un effectif scolaire suffisant pour pouvoir ouvrir l'école. (...)

Nous invitons les personnes intéressées par ce projet à se mettre au plus vite en rapport avec nous, une certaine rapidité d'intervention étant nécessaire si nous voulons éviter d'être gagnés par l'exode des derniers habitants, la dégradation des maisons abandonnées et la redoutable concurrence des amateurs de résidences secondaires.

Nota : il ne s'agit pas du tout de créer une communauté fermée, à tendance socialiste ou monastique, dans un lieu de retraite, mais de regrouper des « écologistes » (ce mot est volontairement vague) désireux de bénéficier d'un cadre naturel et social favorable, sans autre obligation que celle d'avoir, avec les autres, des rapports de bon voisinage. Nous n'avons aucune arrière-pensée d'ordre idéologique, politique ou religieux. Nous proposons une *organisation matérielle*, avantageuse à nos yeux, qui laisse à chacun son autonomie spirituelle, ses responsabilités familiales et sociales et sa pleine liberté d'action. »

Bref, Pierre Fournier n'est pas Roland/Rémi Perrot, le gourou fondateur de Longo Mai²³, ni Pierre Conty, le chef impulsif, impérieux et meurtrier de la communauté de Rochebesse²⁴ ; ainsi que le vérifie sa remarquable explication de texte, quatre ans plus tard, dans *La Gueule ouverte*.

« L'originalité du projet consistait en ceci :

Rassembler des hommes et des femmes venus de tous les milieux, imprégnés, ou non, des idéologies les plus diverses, en éliminant au départ les problèmes posés par la *cohabitation* et la recherche de *règles communautaires* (NdA. Soit l'inverse exact de tous ces collectifs qui passent des mois à se doter de règles et de « chartes », avant de renoncer à leurs projets, faute d'accord, et de se disperser.) ; laisser aux nécessités locales, sociales et matérielles le soin de créer les formes d'une *solidarité* qu'elles auraient rendues indispensables à travers des *solutions de compromis* suffisamment ouvertes pour pouvoir se radicaliser au fur et à mesure de la double évolution des consciences et des *possibilités pratiques* (NdA. C'est-à-dire laisser le bœuf tirer la charrue et non l'inverse). Solliciter de chacun, au départ, le respect de tous les points de vue et de tous les *préjugés* (un préjugé est un point de vue qui diffère du nôtre) *des participants et des habitants de souche* ; postuler au départ, la recherche (ou plutôt, la

²³ Cf. le dossier de Françoise d'Eaubonne dans *La Gueule Ouverte* n°291, 12 décembre 1979 ; et son livre *S comme secte*, publié en 1982, chez Alain Moreau ; Patrick Benquet, « Troupeaux, berger et loups-gourous », in revue *Autrement*, 1^{er} octobre 1979.

²⁴ Cf. Y. Blanc, *Les Esperados, une histoire des années 70*, L'Échappée, 2011, Robert Lafont, 1984

recherche des conditions favorables à l'écllosion sans effort d'un...) consensus commun *aux habitants de souche et aux immigrants*.

Le but était de créer une *communauté* étroitement soudée *par la nécessité*, aboutissant à la formulation de *rites* démocratiques, à la fois créations collectives et reflets de l'habitude et de la coutume, suffisamment souples pour pouvoir *coïncider avec les structures de gestion municipale* (élection d'un maire et de conseillers, etc.), structures municipales chargées d'assurer une *représentativité* de forme vis-à-vis du système, à une communauté *de fait*. (NdA. Fournier réinvente le village de l'an mil, avec ses pionniers défricheurs et ses « feux », ses foyers familiaux, rassemblés mais non confondus, qui élabore *dans et par* la pratique mille ans de culture et de société paysanne). »

Faute de reproduire ici les sept pages de développements (et c'est bien dommage), tâchons d'en extraire quelques propos d'actualité :

« L'écologie se voit accusée d'intentions gauchistes par les représentants du capital et d'intentions démobilisatrices par les révolutionnaires patentés : ni les uns ni les autres ne peuvent, sans renoncer à l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, sortir du système de pensée à l'intérieur duquel ils combattent (en attendant de s'allier dans l'expansion industrielle quand l'expansion politique atteindra ses limites géographiques ; après Lénine et Mao, les accords commerciaux avec l'Amérique).

Renoncer à la compétition, c'est renoncer aux rapports de force : donc à changer ces rapports de force sans les abolir – c'est-à-dire à « prendre le pouvoir ». Deux sortes de récupération de l'écologie sont à craindre : par ceux qui ont le pouvoir et par ceux qui le veulent. (NdA. A quoi Fournier oppose « deux tendances », « la dynamique communautaire » et « le combat non-violent »). Le problème est écologique en attendant de se définir autrement. "Écologique, dit l'un de nous, c'est un mot qu'il va bientôt falloir assassiner." Pas avant d'en avoir un autre à disposition. (...) (NdA, voir la préface de *Notre Bibliothèque Verte*, « Et si nous sommes, qui sommes-nous ? »²⁵) C'est là qu'il faut laisser la gauche et la droite à leur dialectique du coup de poing dans la gueule. Le coup de poing dans la gueule commence, d'ailleurs, avec la volonté de diriger, de contrôler, d'organiser la vie d'autrui, même à titre transitoire et avec les meilleures intentions du monde.

Là est la différence entre communisme et société communautaire ou, pour être plus précis (et reprendre les définitions de Gatheron), entre société et communauté : il faut, pour s'accommoder le mieux possible des contrôles naturels (on n'y échappe pas), substituer aux contrôles sociaux les contrôles humains.

La société doit cesser d'être organisée pour devenir organique, s'affranchir des modèles mathématiques pour se calquer sur des modèles biologiques. Ceci n'implique pas l'abandon de l'optique scientifique mais son dépassement ; n'implique pas le renoncement à la réflexion, ni à l'expérimentation, mais leur approfondissement. Ce retour *conscient* à la nature est tout le contraire de "naturel". Il va même en sens exactement inverse des tendances les plus "naturelles". Mais comme dirait notre éminent collaborateur, qu'est-ce que la Nature ? Un simple mot peut-être. Encore un qu'il faudrait assassiner si la non-violence, justement, ne conseillait d'attendre qu'il s'assassine tout seul. » (*La Gueule ouverte* n°2, décembre 1972)

²⁵Cf. Renaud Garcia, *Notre Bibliothèque Verte*, *op. cit.* et sur www.piecesetmaindoeuvre.com

Résumons la suite. Le productivisme, les économistes, les financiers, poussent à l'accélération de l'exode rural entamé au XIX^e siècle, afin de promouvoir une agriculture aussi compétitive que celle des Néerlandais. Tout un conditionnement idéologique incite à désertir nos *Tristes campagnes* (Charbonneau, 1973), vouées à la pollution touristique, pour s'entasser dans les mégapoles invivables. D'où le ricanement des conditionnés quand on leur suggère le « retour à la terre ». Ce « retour » inéluctable n'aura donc lieu que sous la pression de la catastrophe et de l'instinct de vie. Fournier rend compte de son propre échec, « car évidemment ce fut un échec », conséquence de son « inexpérience » et de sa « précipitation » :

« La situation était urgente (elle l'est plus encore), or une telle entreprise était plus difficile en 1968 qu'en 1967, et elle sera plus difficile en 1973 qu'en 1972. C'est sans doute vers 1950 que le maximum de chances de réussite se trouvaient réunies. Malheureusement les esprits n'étaient pas mûrs. Actuellement les gens commencent à comprendre. Mais l'encadrement administratif et l'occupation touristique de l'espace rural commencent à rendre la chose impossible. Les gens comprennent toujours trop tard. (...) Il n'y a plus d'Amériques. Et les campagnes qui se vidaient encore il y a vingt ans sont aujourd'hui investies par la ville sans d'ailleurs se repeupler pour autant. On ne peut plus fuir nulle part. »

La lecture en 2022 de ces constats de 1972 a la cruauté d'un faire-part de décès. Ce qui était « urgent » en 1968, ne peut que l'être davantage un demi-siècle plus tard. Quoi de plus urgent que l'urgence ? Et comment nommer l'urgence dépassée ? L'irréversible ? La mort ? Le non-retour ? Des rires vous prennent à lire des loustics qui, en 2022 et en toute ingénuité, paraphrasent des discours vieux d'un demi-siècle, dont ils se croient parfois les auteurs. Pagnol qui « en avait connu beaucoup de ces maîtres d'autrefois », évoque dans *La Gloire de mon père* cet instituteur presque toujours « fils de paysans et d'ouvriers », qui après toute une carrière d'« apostolat laïque », « des neiges des hameaux perdus » au « quartier pouilleux de Marseille, où nul n'osait se hasarder la nuit », « fêtait un jour, solennellement ses palmes académiques : trois ans plus tard, il "prenait sa retraite", c'est-à-dire que le règlement la lui imposait. Alors, souriant de plaisir, il disait : "Je vais enfin pouvoir planter mes choux !" Sur quoi il se couchait, et il mourait. »

Ce livre écrit en 1957 parle des enseignants d'avant la Grande guerre. On a bien progressé depuis, et un professeur ayant fait toute sa carrière dans un brillant lycée d'une moderne métropole est persuadé de faire son « retour à la terre » quand il va enfin planter ses choux. La terre était basse et ingrate ; la voici devenue rare et empoisonnée. Et cultiver son jardin ne suffit plus à délivrer le néo-paysan des trois grands maux que sont l'ennui, le vice et le besoin. Il s'agit d'assurer ses arrières et ses voies de retour en ville – voire ses allers-retours, grâce au TGV et à Blablacar, afin d'entretenir ses relations, participer aux colloques et séminaires sur le retour à la terre, donner ses cours à la fac, etc. Soutenir sa thèse est désormais le prérequis du néo-paysan avant de poser devant sa yourte pour les photographes et de pérorer sur « la grande évasion », suivant la galéjade d'un journal anarcho-marseillais²⁶.

Le néo-paysan diplômé excipe ainsi d'une double légitimité. « A Paris », à l'université, dans l'édition et les médias, il se prévaut de son expérience « de terrain », à la fois militante et pratique (voire artistique et alter-mondaine). Il pense mieux devant ses légumes ; choux et carottes poussés en permaculture. « Recherche action », « recherche participative », hautement valorisées par ses pairs et directeurs.

« Sur le terrain », dans son « collectif » et les réunions, sa qualité d'agrége le crédite, lui et ses écrits, du prestige inverse de la connaissance théorique et savante. C'est « une grosse tête ».

²⁶ Cf. *CQFD* n°212, septembre 2022

Assez grosse pour devenir tacitement le penseur du groupe, du syndicat, de l'associe, la « tête du réseau » qui lui sert de caisse de résonance et de pseudonyme ; en charge bien souvent de sa « coordination », de ses publications ou de l'organisation de ses « événements ». C'est ainsi que les héritiers du capital scolaire se retrouvent comme d'habitude à la tête des déshérités. Mais Bourdieu, Marx et Michels vous l'avaient bien dit :

« De même que, jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. » (1848, *Le Manifeste du parti communiste*)²⁷

Les transfuges de la technocratie passent aujourd'hui « au Vivant », à « la classe écologique », à la « paysannerie », et c'est bien le plus judicieux mouvement de carrière qu'ils puissent effectuer dans les circonstances actuelles, que de s'ériger en porte-paroles des « non-humains », représentants et médiateurs des fleuves, des forêts, des montagnes, et de leurs populations animales et humaines.

C'est-à-dire que non seulement, nos néo-terriens réintroduisent l'idéologie et la domination technocratique à l'intérieur et à la tête de la protestation écologiste ; mais, sous couvert de « parlement des choses » et de « dialogue entre tous », ils prétendent désormais ouvertement à la direction de *tout*.

Quant à la « paysannerie », une fois ôtés les agro-industriels, il reste essentiellement ces mêmes transfuges et des jeunes formés au lycée agricole, ayant parfois converti au *bio* « l'exploitation » de leurs parents. Déjà acculturés aux communautés (Gaec, Cuma, coopératives), et à « l'écologie », ceux-là ne crient pas à l'« appropriation culturelle » quand les néo-terriens se « réapproprient » des pratiques et des cultures tombées en désuétude. On signale même des cas d'accouplement croisé et une même coutume du « salaire d'appoint », avec l'emploi d'un des conjoints dans une entreprise ou une administration extérieure à l'« exploitation ».

« Néo-ruraux » et « professeurs des écoles » sont aux instituteurs et paysans d'avant la Grande guerre ce que les anarchistes de 2022 sont aux communards de 1871. Des farceurs, dirait Marx. De vagues parodies de ce qui fut autrefois ; non plus réalistes que des enfants jouant aux sauvages après avoir vu *La Guerre du feu*. Les derniers rustiques, pour ne pas dire les derniers rustres, les Gaulois à moustaches, vieux garçons solitaires et souvent hostiles aux « néos », ont disparu dans les années 70. Leur *Grand troupeau* (Giono, 1931), déjà décimé par l'exode rural à partir de 1860, abattu en masse dans les tranchées de 14-18, et les revenants chassés de leurs terres, des Années folles au Remembrement (1960-1980).

Il faudrait en fait parler de « post-ruraux » et de « rurbains », plutôt que de « néo-ruraux ». La post-ruralité se composant en grande part d'une extension ruraine (le « périurbain », produit de « l'étalement urbain »), sous surveillance des satellites, maillée de réseaux, de routes, d'autoroutes, de lignes électriques, d'antennes électroniques, criblée de centres commerciaux, de résidences secondaires et de villages dortoirs, aux sols dévastés par les machines et l'agrochimie, et asséchés par le « réchauffement climatique » – comme chacun le sait depuis l'Historique Canicule de 2022.

En un siècle et demi, la Machinerie détenue et pilotée par la classe technocratique ayant liquidé les classes paysanne et ouvrière, s'attaque désormais, depuis 40 ans, aux « travailleurs intellectuels », employés de bureaux et vendeurs du « tertiaire »²⁸.

²⁷ Voir aussi Bourdieu, *Les Héritiers*, 1964, Ed. de Minuit. Et Robert Michels, *Sociologie du parti dans la démocratie moderne, enquête sur les tendances oligarchiques de la vie des groupes*, 1925, 2015 chez Gallimard

²⁸ Cf. Le rapport Nora/Minc sur *L'informatisation de la société*. Le Seuil, 1978

Déclassés et dépassés par l'informatique, les robots, les automates, les logiciels et les ordinateurs (*e-administration*, usines 2.0, etc.) ; excédés de bruit, de foules, et d'urgences ; un trop-plein de citadins fuit la « métropole » et la *smart city*, pour la « périphérie » et ses « territoires », comme leurs aïeux avaient fui les campagnes pour la ville. Ils suivent le TGV « en région », à Nantes, Bordeaux, Marseille, Lille ou Strasbourg – voire dans des « villes moyennes » - quitte à exploser le marché local du foncier et de l'immobilier. Le départ à la retraite des *papy boomers* suscite en outre « le développement de longues franges urbaines aussi bien en Méditerranée que sur le littoral atlantique²⁹ ». Mais la mer monte, les vieux meurent, et rien n'assure que cette frange urbaine ne subsiste d'ici 50 ans, malgré toutes les digues et les brise-lame.

Nos démographes ont mesuré ce retour – bien mesuré à vrai dire - entre 1968 et le recensement de 2014, « en fonction de la géographie officielle au 1^{er} janvier 2016 ».

On comptait 31801 communes rurales en 1968 (89 %). 14 750 000 personnes y résidaient, soit 30 % de la population.

On compte 28 582 communes en 2014 (80 %). 14 530 000 habitants y résident, soit 22,4 % de la population³⁰. Bref, la science et la statistique confirment l'évidence sensible : la métropole « tentaculaire » - et désormais « verdie » de « jardins urbains » et « partagés » - dévore les campagnes. Les post-ruraux sont en fait des néo-citadins qui amènent l'urbanisation, ses ronds-points et ses zones commerciales, industrielles et résidentielles avec eux. La voilà bien cette abolition de la division villes/campagnes que des générations de « progressistes » et de « socialistes scientifiques » ont poursuivie comme un idéal.

Quant aux « exploitants agricoles », ils sont en 2019 environ 400 000 – sur 67 millions d'habitants - suivant l'Insee. Voilà ce qui reste de 15 millions de paysans pour 40 millions d'habitants, au début du XX^e siècle.

L'autre partie de la post-ruralité s'étend dans ce que les manuels scolaires nomment depuis 1947 « le désert français » ou « la diagonale du vide », des Pyrénées à la Meuse, en passant par le Massif Central et certains cantons de Bretagne et de Normandie. C'est-à-dire ces pays désertés de leurs paysans et des services publics³¹. Ce que le président Macron désigne comme « ces espaces ruraux, qui, eux, sont en train de perdre de la population », gros villages et petites villes où il entend désormais « répartir équitablement » les immigrants afghans, arabes et africains, puisque les anciennes banlieues, « les quartiers les plus pauvres » et déjà débordants, ne suffisent plus à les accueillir³². L'Insee définissant « l'unité urbaine » comme une « continuité bâtie de plus de 2000 habitants ».

Quoi qu'il en soit et sauf exceptions, ces masses de nouveaux-venus ne bravent pas les épreuves et les périls de l'émigration durant des mois et des milliers de kilomètres, au prix de sommes considérables, pour venir se réapproprier les us et coutumes des paysans cévenols – leurs savoir-faire vernaculaires ; et encore moins pour raviver et perpétuer leur vision du monde – leur culture enracinée dans 3000 ans de pratique des lieux.

Leur culture, ils l'apportent – merci bien – et s'ils affluent en foules, c'est pour jouir en vrai des lumières de la ville vues sur les écrans de leurs *smartphones* ; non pour restaurer la cabrette auvergnate, la traction animale et la chapelle du XIII^e siècle. « Équitablement répartis » entre

²⁹ S. Oliveau, Y. Doignon, Les dynamiques démographiques des espaces ruraux français : 50 ans de divergence, 2018. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01862056>

³⁰ Cf. S. Oliveau, Y. Doignon, Les dynamiques démographiques des espaces ruraux français, art.cit.

³¹ Cf. J.M. Gravier, *Paris et le désert français*, 1947. S. Oliveau, Y. Doignon, Les dynamiques démographiques des espaces ruraux français : 50 ans de divergence, art.cit.

³² Cf. *Le Monde*, 15 septembre 2022

Mende et Aubenas, ils feront de « ces espaces ruraux » une grande banlieue, ni plus ni moins islamisée que l'ancienne ceinture maraîchère de Paris ; quoique nombre d'entre eux, issus des brousses et des montagnes, se révèlent sans doute plus aptes, plus durs, et moins chers à la tâche que des ingénieurs et des agrégés en quête « d'autonomie ». Aussi, en attendant les drones et les robots, les exploiters agricoles vont-ils judicieusement chercher leurs saisonniers au Maghreb plutôt qu'à l'EHESS.

Tant qu'à vivre cependant, autant le faire au moindre mal. On a déjà dit tout le bien que l'on pensait de ces « retours à la terre », il y a six ans de cela, dans un texte intitulé « Machines arrière ! (des chances et des voies d'un soulèvement vital)³³ ».

Rien de nouveau, ni d'étonnant, cependant, dans ces « retours » qui ne font que répéter celui de Fournier, dans son village savoyard, en 68, et son appel dans *La Gueule ouverte* de décembre 72 : « Terres libérées ? Où ça ? » lors de la vague « néo-rurale » des années 70.

Que la quête d'autonomie circule dans les squats, les communautés, les ZAD, les ateliers et jardins collectifs, et chez bien des gens vivant à l'écart, seuls ou en famille, rien de mieux. On ne peut qu'applaudir ces rebelles qui fabriquent ou restaurent au prix d'un rude labeur, leurs propres moyens de subsistance. Reste que la culture des *lotonomies* est aussi bien l'objectif des post-ruraux d'aujourd'hui, que celle des *lotantiques* était celui des néo-ruraux d'il y a un siècle ; c'est d'ailleurs la même chose sous un autre nom.

« Vous devez vous demander, cher voisin, pourquoi l'intellectuel que je suis a résolu de s'installer ici ?

- Ça oui, dit Ugolin, en secouant la tête, je me le suis demandé !

- Eh bien, voilà : après avoir beaucoup travaillé – je parle du travail de l'esprit – après avoir longuement médité et PHILOSOPHÉ, je suis arrivé à la conclusion irréfutable que le seul bonheur possible c'est d'être un homme de la Nature. J'ai besoin d'air, j'ai besoin d'espace pour que ma pensée se cristallise. Je ne m'intéresse plus qu'à ce qui est vrai, sincère, pur, large, en un seul mot, l'AUTHENTIQUE, et je suis venu pour cultiver l'AUTHENTIQUE. J'espère que vous me comprenez ?

- Oui, dit Ugolin. Évidemment.

- Je veux vivre en communion avec la Nature. Je veux manger les légumes de mon jardin, l'huile de mes oliviers, gober les œufs frais de mes poules, m'enivrer du seul vin de ma vigne, et dès que ce sera possible, manger le pain que je ferai avec mon blé.

- Vous savez, dit Ugolin, ça ne sera pas de sitôt ! (...) »

Ensuite de quoi, Ugolin court chez le Papet, lui rapporter les « vastes projets » du bossu, ancien commis de perception revenu à la terre. « - Des légumes, de la vigne, du blé, et surtout, il dit qu'il va cultiver des lotantiques ! Des lotantiques partout ! Qu'est-ce que c'est ? – Ça doit être une plante qui pousse dans les livres... Je vois ça d'ici³⁴. »

Il est fort le Papet. Il a tout de suite compris que l'authentique - ou l'autonomie – étaient des idées livresques, issues des œuvres de Giono, Charbonneau et Fournier, avant d'être vulgarisées par les séquelles de post-ruraux « revenus à la terre » depuis 68. Ou plutôt « à la campagne » : RSA, gîtes ruraux, emplois dans le tourisme et les services publics, télétravail, etc.

Mais d'où germe cette plante idéale, cultivée en livre par nos auteurs, où néo- et post-ruraux n'ont plus qu'à la cueillir ?

³³ 6 mars 2016. sur www.piecesetmaindoeuvre.com et Pièce détachée n°77

³⁴ Marcel Pagnol. *Jean de Florette*, 1963

Évidemment de l'expérience, de la comparaison entre avant et maintenant ; au détriment d'aujourd'hui sur nombre d'aspects. Une idée est une représentation (*eidōs* : forme, image, icône, idée). Celle du « retour à la campagne » et de la « défense du vivant » qui touche ces temps-ci de jeunes diplômés, et d'autres de leur classe d'âge, résulte ainsi d'une transmission ayant échappé à l'élimination volontaire et vindicative de ses facteurs par la classe technocratique, ses appareils idéologiques et leurs agents ; mémoire, famille, école, humanités, vieux livres, vieux journaux, vieilles gens...

A titre de spécimen, voyez la diatribe haineuse et envieuse du chimiste C. P. Snow contre les humanités, dans *Les deux cultures* (1959)³⁵.

« Il arrive ensuite que le porteur de l'idée la communique à ses proches, voire à ses *amis virtuels*, sur Internet. Une idée qui s'empare des têtes se transforme en force matérielle, pour le pire ou le meilleur. Elle active des *passages à l'acte*. La nature virale, mimétique et épidémique, des idées est un poncif trop ressassé pour qu'on y insiste. De fait, elles peuvent circuler plus vite que l'électricité, s'emparer instantanément d'une population. Si notre salut en tant qu'espèce, en tant qu'*animaux politiques*, réside dans la conscience, *alors* non seulement nous devons produire des idées, mais surtout *des producteurs d'idées*.

Pascal : "Toute notre idée consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir.

Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale".³⁶ »

On a vu comment Pierre Fournier, Richard Deshayes, et nombre de communautés post-soixante-huitardes inspirées de la contre-culture américaine, avaient propagé cette idée du « retour à la terre », « à la campagne » - inséparable souvent du « retour », au moins partiel, « aux méthodes traditionnelles ». Mais vous pouvez dire « artisanales » ou « vernaculaires ». Sans être rigides dans la pratique, ces revenants n'avaient ni les moyens, ni l'envie, dans l'ensemble, d'employer des machines et des produits chimiques. Mais il y avait également « les contraintes de la survie », d'où maintes palabres « en milieu néo » et toute une casuistique pour trier le bon grain de l'ivraie, l'autonomie de la dépendance, le sain du nocif, le pragmatique du dogmatique, l'idéal de l'inadmissible ou du « n'importe quoi » ; en matière d'engagement politique, de nourriture, de santé, de consommation, de métier, de gagne-pain, de méthodes de travail, d'emploi salarié ou non.

Et en fin de compte, nul n'ayant l'autorité de décider pour tous, chacun bricolait son propre compromis entre ses aspirations et ses possibilités, suivant la condition posée par Fournier dans son annonce d'octobre 68 :

« Nous demandons aux candidats de pratiquer un métier qui leur permette de vivre sur place, quel que soit ce métier. Nous cherchons à attirer des hommes et des femmes jeunes, mariés ou célibataires, pères et mères de famille ou susceptibles de le devenir rapidement, le premier de nos objectifs étant de rassembler un effectif scolaire suffisant pour pouvoir ouvrir l'école. (...) »

Il ne s'agit tout d'abord que de repeupler et de raviver les campagnes – avec l'espoir de *vider les villes* – comme elles se vidèrent durant l'agonie de l'empire romain et les grandes invasions barbares, sous la pression de l'insécurité et de la ruine économique.

³⁵ Cf. « *Les deux cultures* », ou la défaite des humanités, sur www.piecesetmaindoeuvre.com (2016)

³⁶ Pièces et main d'œuvre, *Machines arrière ! (des chances et des voies d'un soulèvement vital)* sur www.piecesetmaindoeuvre.com (2016) et Pièce détachée n°77

L'éventail des possibilités s'ouvre donc aussi largement qu'aujourd'hui entre les simples fuyards des « mégalofoles invivables », avides de « bonne vie » (on dirait aujourd'hui de *buen vivir*). Quitte à devenir comptable à la coopérative du coin, enseignant au collège voisin, « animateur culturel », restaurateur, charpentier ou maçon, indépendant ou salarié ; et à ramener avec eux la pollution touristique et festivalière – dûment subventionnée ; voire à « monter leurs propres boîtes » ou à s'embaucher dans des entreprises plus ou moins vertueuses ; plus ou moins distantes de leur lieu de résidence. – Ah oui, il y a des usines à la campagne, et des files de voitures pour y aller et revenir du travail ou du centre commercial.

On l'a déjà dit, la campagne aujourd'hui, c'est juste de la ville dilatée, moins densément bâtie et peuplée, étendue aux confins du territoire. C'est pourtant là que choisissent de s'installer les maquisards des sectes communistes, anarchistes, paysannistes, féministes, animalistes, etc., avec toutes sortes d'intersections entre elles, mais toutes plus « révolutionnaires et anticapitalistes » les unes que les autres ; et tous raides bâtisseurs de « situations » et de « bases arrière », de « zones d'opacité », « à défendre », ou « d'autonomie temporaire ».

C'est-à-dire tous et toutes agressivement péremptoirs, cuirassés d'interdits et de prescriptions en matière de langage, de manières, d'alimentation ; et prompts aux querelles intestines, aux conflits sordides, aux altercations, tabassages et prises de pouvoir, comme on l'a vu partout où ils se sont établis en maîtres.

Une « zone libérée », finalement, de la communauté locale au territoire national, en passant par la ville ou la région insurgée, c'est toujours un peu *La Ferme des animaux* (Orwell, 1945). Le siège d'un double discours entre « le linge sale qu'on lave en interne pour ne pas faire le jeu de l'ennemi », et la fable dorée à destination externe. Jusqu'à ce que, toujours trop tard, la « mauvaise vérité », celle qui n'est « pas bonne à dire », sorte du puits malgré les menaces, les pressions et les chantages « à la solidarité ». Bref des gens qui vous dégoûtent des causes dont ils s'emparent.

C'est en pensant aux gauchistes des années 68-72, aux amis de Richard Deshayes, membres du Front de Libération de la Jeunesse, venus en horde au Bugey, en juillet 71, avant de se replier en août dans les premières communautés cévenoles, après la répression du calamiteux « camping sauvage » de Palavas, que le prudent Fournier préconise de :

« ... laisser aux nécessités locales, sociales et matérielles le soin de créer les formes d'une *solidarité* qu'elles auraient rendues indispensables à travers des *solutions de compromis* suffisamment ouvertes pour pouvoir se radicaliser au fur et à mesure de la double évolution des consciences et des *possibilités pratiques*. »

On a vu que dans les faits, « la double évolution des consciences et des possibilités pratiques » avait massivement imposé les « solutions de compromis » au détriment de possibles « radicalisations ». Du reste, la radicalité de Fournier n'a rien à voir avec l'extrémisme gauchiste, ni mystique.

« Je veux en venir à ceci que "mon" projet de village communautaire, avec l'aspect qui était le sien de retour à une sorte de sagesse paysanne éminemment relativiste et conservatrice, avait peu de chance d'être compris à une époque où la jeunesse, sur la lancée de mai 68, rêvait d'abolir l'oppression sans faire le détail et en confondant un peu tout sous ce vocable. Après quatre ans de réflexion et des expériences extrémistes qu'il fallait accomplir de toute façon, peut-être est-elle plus mûre pour une tentative de ce type³⁷. »

³⁷ *La Gueule ouverte* n°2, décembre 1972

S'il ne pense pas « l'autonomie » sans la « solidarité », c'est que son projet de « village communautaire » est un pléonasme. Un village paysan, avec une « sagesse relativiste et conservatrice » *ne peut être qu'une communauté* ; mi-organique, mi-organisée ; mi-biologique (spontanée), mi-mathématique (rationnelle) ; pour reprendre les antinomies de Fournier.

Quant à l'opposition entre « communautaire » et « communiste », on ne reviendra pas ici sur les ruminations de Marx à propos du *mir*, la commune villageoise russe, et des possibilités de passer directement de la communauté au communisme, en sautant l'étape industrielle. De même qu'on ne remontera pas au « mouvement communal » de l'an mille, en Flandre et ailleurs, activé par une volonté d'autonomie collective et organisée. Il faut laisser aux néo-paysans diplômés le plaisir de nous faire d'importantes découvertes.

Comme on ne vit pas à Bornéo, dans une longue maison dayak, ce village s'organise en feux distincts autour de l'église. Ses paysans ne sont pas seulement soudés par la nécessité pratico-matérielle – travaux et biens communs – mais par une commune vision du monde, dispensée par l'église (l'*ecclesia*, l'assemblée), et fortifiée par une multiplicité de rites en commun.

Que s'il y a « communauté » au sens des jeunes soixante-huitards, il s'agit de « moutiers », « couvents », « monastères », d'ordres religieux essayant leurs « maisons », bénédictins, cisterciens, franciscains, etc., qui fondent des colonies agricoles, artisanales et proto-industrielles où manants et vilains s'activent à gagner leur vie. Sans compter les robustes « frères lais » et « sœurs converses », en charge des tâches manuelles ; cependant que d'autres frères ou sœurs, plus instruits – des frères et sœurs supérieurs - étudient, copient les écritures, font les comptes, vendent produits et récoltes, achètent les choses nécessaires que la communauté et le village ne produisent pas ; organisent le travail (*ménagement*) ; conçoivent des machines, de nouvelles méthodes de production, de nouvelles productions.

Voyez par exemple la façon dont Bruno et six compagnons, deux laïcs et quatre clercs, fondent en 1084 leur ermitage du « désert de Chartreuse » - à quelques heures de marche de Grenoble - partageant leur temps entre la lecture, les moutons et le potager, avant que leurs successeurs ne construisent bâtiments, ateliers, forges et ne minent le fer du massif. Mais on ne va pas feindre de découvrir ce que l'on a toujours su grâce à tant de livres et d'auteurs passés³⁸.

Revenons, quitte à enfoncer une autre porte ouverte, sur cette division du travail entre intellectuels (les frères supérieurs qui prient, pensent, organisent et dirigent le labeur et la vie de la communauté), et les manuels qui accomplissent les tâches physiques, subordonnés aux directives des premiers. Vous pensez bien que notre jardinier philosophe fait partie de ces idéologues qui se sont hissés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. Il sait comme Aristote et comme nous qu'il faut des loisirs pour penser et se livrer à la critique sociale, mais qu'il est mal de le faire sur le dos de son conjoint ou des potes de la communauté. De lire Stirner sous un arbre pendant que les autres piochent. D'ailleurs c'est dans Saint Paul et dans *L'Internationale*.

« Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. »
(Deuxième épître aux Thessaloniens. Ch.3, v.10)

*Ouvriers, paysans nous sommes,
Le grand parti des Travailleurs.
La Terre n'appartient qu'aux hommes.
L'oisif ira loger ailleurs.*

³⁸ Cf. Pour une vue générale, Jean Gimpel, *La Révolution industrielle du moyen âge*. Le Seuil, 1975.
Pierre Musso, *La Religion industrielle, monastère, manufacture, usine, une généalogie de l'entreprise*. Fayard, 2017

Mais il y a aussi les questions de goût, de temps, de compétences et de capacités. Tout le monde ne sait pas tout faire, ne peut pas tout faire, n'a pas envie de tout faire. D'où, inévitablement, des spécialisations et des trocs de temps/travail, plus ou moins équitables. – Du moins tant que toutes les tâches du monde n'auront pas été réduites à la pression répétée d'un seul et même bouton, mesurable et quantifiable, grâce à la machine à tout faire.

On a vu l'instituteur d'origine paysanne planter ses choux.

Son confrère ennemi, le curé, en faisait autant, depuis bien plus longtemps, d'où la haute réputation des « jardins de curés ».

Ces deux intellectuels campagnards, intermédiaires entre l'État et le peuple, s'acquittaient ainsi par toutes sortes de menus travaux et de participations aux gros travaux (foins, moissons, vendanges), de leur contribution à l'autonomie matérielle du village où ils exerçaient leur magistère. « Ils donnaient la main », comme les estivants et la famille chez mémé, en vacances à la campagne, ont pu le faire jusque dans les années 60.

Quant à l'autonomie intellectuelle, ils en disposent. C'est-à-dire qu'ils tiennent les âmes et les esprits des paysans illettrés ; qu'ils assurent leurs rapports avec l'Administration et répandent les lumières de la science – en attendant les renforts du « médecin de campagne », du vétérinaire et du « technicien agricole ». Quoique leur vie au village et leur compagnonnage avec les paysans les aient souvent retournés en scribes et porte-paroles de leurs doléances.

Les « intellectuels paysans » savent bien que la mère de toutes les autonomies, c'est l'autonomie de pensée³⁹. Que l'apprentissage de la pensée qu'ils ont reçu à l'école – langage, grammaire, vocabulaire, enquête, logique, dialectique – et la connaissance de toute la bibliothèque, les rendent mieux à même de traiter la *matière à penser* et de tirer les *leçons de l'expérience* de terrain. De verbaliser un moment, une situation, et de dominer ainsi leur « communauté » (groupe, collectif, etc.). Certes, ils peuvent par la pratique, moyennant aide et conseils, esquisser un début « d'autonomie matérielle ». Ils peuvent même se prendre au jeu et se passionner pour la mécanique, la boulangerie ou le jardinage. Mais de quel moyen pratique dispose un manuel, sans autre héritage, ni capital scolaire, que lire et écrire, pour s'affranchir intellectuellement de l'intellectuel campagnard ?

Nous qui n'avons pas « fait d'études », nous avons proposé la méthode de *l'enquête critique* afin de permettre à chacun de se « réapproprier la pensée », à fabriquer du sens par lui-même, en enquêtant sur le monde *à partir* de son lieu de vie et de son activité personnelle. Du concret à l'abstrait, du particulier au général, du pratique au théorique. Un moyen effectif pour n'importe quel ennemi des « rapports hiérarchiques », « autoritaires » et « verticaux », de s'instruire par lui-même et de conquérir cette autonomie si hautement revendiquée. Ce que l'on entend par « enquête critique » - sujets, contenu, objectifs et méthodes - nous l'avons si souvent dit – quoique de manière éparse et partielle – qu'on s'épargnera ici, un exposé exhaustif. Le lecteur curieux peut lire *Machines arrière ! (des chances et des voies d'un soulèvement vital)* ; ainsi que *La vie dans les restes*⁴⁰.

Pour résumer de la manière la plus générale, de même qu'un coureur ne peut franchir un obstacle sans « l'attaquer », on ne peut résoudre un problème sans enquêter dessus. *Probléma*, en grec, c'est « une question jetée devant ». Enquêter sur un problème, c'est le résoudre.

L'enquête critique, c'est donc le moyen de sortir par soi-même de la passivité, de l'impuissance et de la subordination. De s'initier par soi-même à l'activité intellectuelle et à toutes celles qui en découlent. De permettre aux libres penseurs de parler par eux-mêmes au lieu de se taire, de répéter ce qui se dit, ou de tenir des propos arbitraires.

³⁹ Cf. *Nos cerveaux, « zone à défendre » prioritaire*, 15 février 2018, sur www.piecesetmaindoeuvre.com et Pièce détachée n°84

⁴⁰ en ligne sur www.piecesetmaindoeuvre.com, écouter également l'émission « *On ne naît pas anti-industriel, on le devient* », en ligne sur <https://floraisons.blog/face-au-monde-machine/>

On aurait des choses à dire sur les aventures et les avatars de cette idée que nous avons mise en circulation. L'une des plus comiques, c'est de l'avoir vue récupérée et formatée par un jeune docteur en sciences sociales – et anarchiste - que nous avons reçu en 2009, à Grenoble, pour une conférence sur « l'ennemi intérieur ». On l'avait beaucoup « déçu », lors d'une autre réunion, à Toulouse, quelques mois plus tard, quand il nous avait entendu expliquer à des « jeunes » qu'il leur fallait des mots pour dire les choses, et qu'ils devaient apprendre ces mots. Non pas, « t'vois c'que j'veux dire », mais « dis-moi ce que tu vois ».

Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Depuis le lascar a inventé d'organiser des « formations à l'enquête critique », particulièrement abstruses, pédantes et intimidantes. Ce que nous avons rendu simple et accessible à tous, il s'est empressé de le rendre obscur et amphigourique, avec des schémas d'usine à gaz pour illustrer la « problématique » et la « complexité » de son propos « situé ». Moyennant quoi, notre docteur s'est effectivement « réapproprié » ce que nous avons conçu comme initiative personnelle à la portée de tous, afin d'en faire un enseignement exigeant sa prestation de service (les dons sont bienvenus). Il s'est même « réapproprié » notre logo, la clé qui ouvre le site de Pièces et main d'œuvre, pour décorer sa propre vitrine en ligne. C'est que les docteurs, même anarchistes, détestent les autodidactes qui se moquent de leur supériorité diplômée.

Quant aux paysans des Bastides blanches, le village fictif issu des souvenirs d'enfance de Marcel Pagnol :

« Avars, d'une avarice malade, parce qu'ils étaient pauvres d'argent. (...) Ils vivaient de leurs légumes, du lait et de leurs chèvres, du cochon maigre que l'on tuait chaque année, de quelques poules, et surtout du gibier qu'ils braconnaient dans l'immensité des collines. (...) »

C'est là qu'ils avaient établi leurs champs, bordés d'oliviers, d'amandiers et de figuiers. Ils y cultivaient des pois chiches, des lentilles, du blé noir, c'est-à-dire des plantes qui peuvent vivre sans eau, et de petites vignes de jacquez, qui avaient défié le phylloxéra : mais autour du village, grâce à des prises greffées sur la canalisation de la fontaine, on voyait verdoyer de riches potagers, et des vergers de pêchers et d'abricotiers, dont ils portaient les fruits au marché⁴¹. »

Voilà de l'authentique et de l'autonomie.

Un mode de vie auquel les paysans sont attachés et dont ils sont fiers, puisque c'est leur mode de vie, si dur soit-il ; le seul à leur portée et qui leur permet d'être leur propre maître ; mais non pas d'acheter les objets manufacturés dont ils ont contracté le besoin (fusils, outils, pétrole, allumettes, vêtements, etc.) ; ou qu'ils convoitent par vice ou vanité (tabac, montre, bijoux). A moins d'aller vendre quelques légumes, quelques fromages et volailles au marché d'Aubagne, afin de *gagner des sous*.

Bref les Bastidiens ne regrettent pas la vie de leurs ancêtres, et encore moins celle des « peuples premiers » et chasseurs cueilleurs qui les ont précédés dans leurs collines.

Le papet se gausse du bossu « qui pioche comme un curé », et qui « perd son temps et son argent pour un travail qui ne servira jamais à rien. » (p.161). Ugolin, dans un élan de pitié « lui parle franchement » :

⁴¹ Jean de Florette, p.12, chez Presse Pocket

« - Un homme comme vous, c'est pour la ville. Je comprends que ça devait vous faire de la peine de rester percepteur à prendre l'argent des autres, parce que vous avez bon cœur... mais avec tellement d'instruction, vous pourriez faire l'instituteur, ou le postier, ou tenir un bureau de tabac. Ou même dans un bureau d'une grande mairie, où ils gagnent beaucoup de sous à rien faire. Moi, je vous vois tout propre, avec le col et les manchettes, dans une belle maison qui a des gratte-semelles devant la porte, des boîtes aux lettres dans le corridor, et des becs de gaz dans l'escalier. C'est ça votre étoile. Tandis que si vous restez ici, vous viendrez de plus en plus maigre. Je vois bien que vous n'avez plus d'argent. C'est pas une honte, mais ça vous manque. Alors, vous allez manger des escargots, des lapins, des champignons et des pissenlits. C'est pas une nourriture pour un travailleur. Ça fait que vous êtes obligé de boire trop de vin, et vous finirez par mourir à la peine. » (p.271)

« Faire l'instituteur », « ou le postier », ou le commis de bureau ; voilà l'idéal des paysans pour leurs enfants. Faire travailler les autres pour eux, comme ils font eux-mêmes travailler leurs bêtes, leurs servantes, leurs ouvriers – voire des machines - s'ils peuvent en acheter. Leurs petits-enfants grimant ensuite les échelons de la réussite scolaire pour devenir ingénieurs ou professeurs. Chassés par la misère et/ou leurrés par l'appât du gain et de la vie facile, la plupart des paysans ont choisi depuis un siècle et demi de vendre et d'aller en ville. D'où venaient les ouvriers d'usine, sinon de l'exode rural ?

*Ils quittent un à un le pays
Pour s'en aller gagner leur vie,
loin de la terre où ils sont nés
Depuis longtemps ils en rêvaient
De la ville et de ses secrets,
du formica et du ciné
(...)
Les filles veulent aller au bal
Il n'y a rien de plus normal
Que de vouloir vivre sa vie
Leur vie, ils seront flics ou fonctionnaires
De quoi attendre sans s'en faire
Que l'heure de la retraite sonne
Il faut savoir ce que l'on aime
Et rentrer dans son H.L.M.
Manger du poulet aux hormones
(J. Ferrat, *La Montagne*, 1964)*

Quitte à ce que les arrières petits-enfants se mettent à rêver de « retour ». – Mais *de retour à quoi*, une fois la terre brûlée ?

Un paysan des années 20, quelqu'un du village avec des générations de morts au cimetière, n'aurait jamais parlé d'« authentique » ou d'« autonomie ». Tout au plus aurait-il dit que « Charbonnier est maître chez lui ». Ce qui supposait d'avoir un chez-soi et d'y être le maître. De quoi provoquer les hauts cris de ceux qui aujourd'hui se veulent « collectifs », « égalitaires », et se targuent de n'être pas « des imbéciles nés quelque part ». Il faut bien pourtant venir de quelque part, pour prétendre à un retour quelconque.

Un quelque part qui ne soit ni partout, ni n'importe où, mais auquel s'attachent une mémoire, des souvenirs, une *culture* héritée des anciens, au-delà des objets et techniques qu'on prétend « se réapproprier ».

– C'est-à-dire que la famille, les aïeux de Chez moi, de Mon pays (le pays, le lieu auquel j'appartiens) et dont je suis un lointain rejeton, avaient *en propre* ce quelque part et cette culture. Qu'ils en étaient propriétaires et qu'ils m'ont transmis cette propriété. Non seulement des choses matérielles, mais surtout une histoire, une langue, un imaginaire, des idées, des coutumes, nées des rapports anciens et suivis entre une terre et ses terriens. Et je dois une gratitude sans borne à cette vieille gent qui m'a permis d'appartenir sans cesser de m'appartenir ; à toute cette provenance qui m'a permis de venir, d'avoir une identité traduite par la tradition ; comme un vers de Villon passe de l'ancien au français moderne. Ni tout-à-fait le même, ni tout-à-fait un autre, mais toujours de François Villon.

*Frères humains qui apres nous vivez
N'ayez les cuers contre nous endurciz,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz*⁴².

Charge à moi d'accepter ou de refuser cet héritage ; de le transmettre ou non à mes enfants ; l'ayant enrichi, appauvri, bradé, etc. Car l'« identité » reçue en héritage, est toujours « ouverte » ; chaque héritier en faisant l'inventaire et le tri – à son insu parfois, et même contre son gré ; lorsqu'il se veut et se croit le plus fidèle, le plus intégral imitateur des anciens.

Ainsi les Bastidiens étaient sans doute, selon l'anthropologue Marcel Pagnol, « les descendants de quelque tribu ligure, refoulée jadis vers les collines par l'invasion romaine ; c'est-à-dire qu'ils étaient peut-être les plus anciens habitants de la terre provençale⁴³. »

Mais si les plus vieux de ces habitants ne parlent plus ligure, ils ne parlent pas non plus français avant la guerre de 14, mais le provençal des collines. Et n'ayant que cinq ou six patronymes en partage, ils ont coutume - pour éviter les confusions possibles - d'ajouter aux prénoms, non pas le nom du père, mais le prénom de la mère : Pamphile de Fortunette, Louis d'Étiennette, Clarius de Reine. Ô patriarcat ! Voilà bien la « culture » et « l'identité ».

« Comme dans tous les villages, poursuit l'anthropologue, il y avait des jalousies, des rivalités, et même des haines tenaces, fondées sur des histoires de testaments brûlés ou de terres mal partagées ; mais devant une attaque venue du dehors, comme l'intrusion d'un braconnier des Ombrées ou d'un ramasseur de champignons de Crespin, tous les Bastidiens ne formaient qu'un bloc, prêts à la bagarre générale ou au faux témoignage collectif... » (p.11)

Ce que tout activiste *no border*, imbu d'élucubrations « décoloniales », ne peut interpréter que comme une manifestation « de repli sur soi et de rejet de l'Autre », typique d'un clan de villageois arriérés, racistes et réactionnaires.

C'est pourtant aux Bastides, dans la bergerie du Plantié, que Baptistine et Giuseppe, un couple de paysans italiens, ont trouvé refuge ; tandis que leurs amis, Enzo et Giacomo, travaillent comme nombre de bûcherons italiens pour les entrepreneurs locaux ; et que Ugolin a noué au service militaire un commerce amical (et lucratif), avec Attilio Tornabua, le cultivateur d'œillets.

⁴² Cf. *La vie dans les restes* sur www.piecesetmaindoeuvre.com, le 28 avril 2018

⁴³ M. Pagnol. *Jean de Florette*, Presse Pocket, p. 11. 1963

Mais personne au village ne les voit autrement qu'en étrangers – pour une ou deux générations. Non plus qu'eux-mêmes. Et s'ils rêvent de « retour », ce ne peut être qu'au Piémont d'où ils sont venus. Et finalement, malgré les allers-retours et les rivalités, parfois violentes, entre gens d'ici et gens d'ailleurs, c'est de ce côté-ci des Alpes que se fixent des centaines de milliers d'Italiens ; perdant, gens d'ici comme gens d'ailleurs, leurs propres cultures ; locales, populaires, héritées ; leur culture autonome et authentique ; au profit d'une même pseudo-culture de synthèse, produit de la société industrielle et déversée des journaux, des radios, des réclames et des vitrines.

En attendant *l'américanisme* et l'épandage d'une *world culture* techno-industrielle, toute chatoyante de « diversités » susceptibles sur leurs droits de propriété, et d'« hybridations » artificielles ; au grand bonheur des « progressistes » de la « classe créative⁴⁴ », de leurs médias (*M* le magazine du *Monde*, au premier rang de la presse hexagone), et de ce qui se désigne désormais sans fard comme « industries culturelles ».

N'importe. Que des intellectuels de père en fils, voire de mère en fille, lâchent un peu le clavier pour la bêche et le râteau ; qu'ils mettent la main à la pâte et dans le cambouis, poussant leur zèle de convertis jusqu'à poser des tuiles et faire la vidange de leur voiture⁴⁵ ; voilà qui ne peut que les ramener aux réalités et leur donner de l'exercice. Après tout, Louis XVI faisait de la serrurerie, et Marie-Antoinette, de l'élevage.

Il s'en faut de quelques siècles pour que cette salubre « participation aux tâches » ne les ramène également à la bienheureuse autonomie du village paysan ; et de quelques millénaires pour retrouver celle du clan de chasseurs cueilleurs. Les conditions matérielles et sociales de cette autonomie – la nature - et les pratiques nécessaires à ce mode de vie « naturel » ayant été détruites par ceux-là même qui en jouissaient. Ou du moins, à chaque époque de leur histoire, par les plus avides de puissance parmi les peuples et classes antérieurs. Jusqu'à ce que nulle tribu, nul hameau sur Terre, ne puisse se retrancher du mouvement gigantesque de la volonté de puissance. « Il n'y a plus d'ailleurs ».

La discussion sur la sagesse supposée de telle ou telle société qui aurait su par prescience le caractère néfaste du « progrès », et qui l'aurait délibérément fui ou banni, est donc oiseuse et forclose. La puissance va à ceux qui la veulent, qui la cultivent et la développent. Elle leur permet en retour d'imposer leur volonté à ceux qui la subissent, où qu'ils soient et quoi qu'ils fassent.

La Machine ayant évincé l'homme de tous les aspects de sa vie, ou peu s'en faut, pour le réduire à l'état machinal d'un gisant dans une capsule de « réalité virtuelle⁴⁶ » ; cet homme-machine incarcéré dans un monde-machine, alimenté, distrait, reproduit et machiné par la Machine, doit bien se demander dans ses moments de plus en plus élusifs de retour à la conscience, *à quoi bon vivre* ; la Machine *fonctionne* tellement mieux que lui.

Vivant dans les restes, les « atterris » et « post-ruraux » ne vivent que de restes et sur les restes de ce que la Machine n'a pas encore détruit et machiné. L'autonomie dans les restes, c'est l'échange de restes - services et produits, court-circuitant la Machine - entre proches, amis, voisins, parents. Entre *potlatch* et marché noir. Les restes plutôt que les débuts d'une résistance.

⁴⁴ Cf. Richard Florida, *The rise of the creative class*, 2002

⁴⁵ Cf. Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*. La Découverte, 2010

⁴⁶ Cf. Peio Cachenaout, *Metavers*, sur www.piecesetmaindoeuvre.com, 19 juin 2022. Et E.M. Forster, *La Machine s'arrête*, 1909 ; *L'Échappée*, 2020

Avec l'espoir que la Machine ayant brûlé toute la matière nécessaire à son fonctionnement et à son expansion, s'effondre sous son propre poids. Des restes, alors, pourrait renaître « un autre monde », étant entendu que ce qui est mort et perdu, l'est sans retour. Ce n'est pas un grain qui meurt en terre, et d'où jaillit une abondance nouvelle, mais la terre elle-même qui tombe en poussière.

Il est aussi possible, sinon davantage, que l'humanité s'effondre d'abord, sous son propre poids, avec l'élimination massive des superflus - incapables, dégoûtés ou dissuadés de se reproduire ; l'emballage de la stérilité et l'extermination de certaines populations par des fléaux technologiques ou naturels. Qu'il faille bientôt un permis officiel, et des moyens technologiques et financiers pour se reproduire. Que l'élite technocratique se réserve ce privilège comme celui du fonctionnement machinal et le monopole des ressources résiduelles, en attendant de générer de nouvelles formes d'énergie et de matière.

Cependant l'homme ne vit pas que de *bio*. Comment maintenir ces communautés de post-ruraux dans l'attente, qui peut être fort longue, de l'Apocalypse ?

Fournier : « Si l'on excepte le cas trop particulier pour être généralisable de l'Arche (la communauté fondée il y a 20 ans par Lanza Del Vasto) et quelques autres peut-être, qui toutes ont en commun le mysticisme, aucune communauté véritable, à ce jour, n'a tenu assez longtemps pour pouvoir constituer un exemple. » (*La Gueule ouverte* n°2, décembre 1972)

L'écologisme - ou naturisme – pourrait sans doute fournir ce lien spirituel, ici mâtiné de christianisme, comme à l'Arche, ailleurs de soufisme, de bouddhisme, ou de quelque syncrétisme nouveau. *Natura sive Deus*. Les groupes humains ont, paraît-il, besoin de se projeter dans une force extérieure et mystifiée afin de se perpétuer. Seuls quelques isolés se contentent du plaisir épicurien de cultiver leur sagesse et leur jardin, sans avoir besoin de s'inventer de « puissance divine » et protectrice.

Du reste, nous aussi, on cultive *lotantiques* et *lotonomies*. Noix, mûres, orties, framboises, châtaignes, myrtilles, fagots – faut pas nous lâcher dans les bois. Pimprenelle, surtout. Ça y va les confitures avec les pêches de son jardin, et les compotes avec les pommes. Et on ne vous parle pas des quatre tomates, des cinq fraises, des deux courges et des trois salades arrachées de vive lutte aux limaces et aux escargots, malgré de longues négociations. Ni de la manière dont, avec son équipe, elle s'est réappropriée l'art de la bétonneuse et de la cloueuse pour rebâtir une baraque du sol au toit et du préau à la terrasse. Et dire qu'elle n'a jamais eu l'esprit de se vanter de ses « activités vivrières et artisanales », de sa manière de « réinterroger sa tondeuse⁴⁷ et son compost », de son « ancrage local » avec Gérard qui nous file d'énormes citrouilles, et Marie-France qui nous garde le journal. Que ça nous ferait beaucoup de bien pour notre *standing* en milieu post-rural tous ces « circuits d'échange dans une démarche d'émancipation collective » avec Thierry, l'autre voisin à qui on fourgue le trop-plein de pêches, et qui nous fourgue en retour son trop-plein de raisin. On est trop bêtes, tiens.

Et puis on pourrait faire valoir notre anti-spécisme, notre « dépassement du dualisme nature/culture » avec les lézards pour qui nous avons empilé un solarium de rocaïlle, et les piafs nourris en hiver, abreuvés en été, protégés en toutes saisons contre les louches manœuvres d'Oural et de Neige, les deux chats du voisinage.

⁴⁷ Manuelle

Qu'en dis-tu Pimprenelle ? On pourrait faire des livres, *Bronzer comme un lézard, Piailler comme une pie, Filer comme une couleuvre, Glander comme un chat...* ou *Chier comme ce putain de chat dans le potager*. Il faudrait se renseigner, c'est peut-être de l'appropriation culturelle. D'ici qu'on se retrouve harcelés par des essais sur les réseaux sociaux. Ça suffit déjà comme ça, les soirs d'été, avec les tigres volants, quand on veut manger dehors.

Finissons. Quitte à redécouvrir la lune et à réinventer l'eau chaude, toute la littérature sur « l'autonomie paysanne » se ramène au poncif de Thucydide dont nous avons nous-même abusé : « Il faut choisir : se reposer ou être libre. »

Mais Thucydide l'avait dit en un mot, il y a vingt-cinq siècles. Et il semble que le choix général de l'humanité, au bout de ces vingt-cinq siècles d'histoire ait été : le repos.

A suivre (dès que possible)

Marius Blouin

Grenopolis, octobre 2019/octobre 2022

Chapitre 1 – Les ennemis de la Nature

De 1945 et du bombardement atomique d'Hiroshima à 1971, au premier grand rassemblement antinucléaire de Bugey-Cobaye. – Les ennemis de la Nature : cybernéticiens, collapsologues, écosocialistes, néo-féministes, *queers*, etc. ou encore, A. Badiou, A. Malm, F. Lordon, Mélenchon, NPA, LFI, B. Latour, P. Descola, etc. – La lutte contre le nucléaire, matrice de l'écologie politique – A. Camus, M. Bookchin, G. Anders, A. Breton, R. Carson, Pierre Fournier, Jean Pignero, Emile Prémilieu. – Le rassemblement du Bugey, Le Front de Libération de la Jeunesse, nudisme, caillassages, polémiques. – Les récupérateurs, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, *Actuel*. – Michel-Antoine Burnier contre « les débiles » (écologistes) – la fuite en avant technologique et anti-capitaliste - *Vérité Rhône-Alpes* et le Comité anti-pollueurs à Grenoble – Fournier censuré par les maos – Debord anticapitaliste et pro-industriel.

https://www.piecesetmainoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1736

Chapitre 2 – Les technocrates contre « l'écologie »

Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier, deux intellectuels marxistes des années 60 à la recherche de la nouvelle « classe révolutionnaire ». – Lire *Classe ouvrière et révolution* – émergence de l'*intelligentsia* technicienne – explosion politico-démographique des *baby boomers* (circa 1968) – émergence de la « deuxième gauche », expression politique des « nouvelles couches techniciennes » - emballement de l'innovation et de la mode – Alain Touraine et la technocratie – techniciens et technocrates – Marcuse pour les spécialistes et la rationalité technicienne – Marcuse contre les régressions primitivistes – Les « rencontres de Grenoble », chef-lieu de la « deuxième gauche » - De Dubedout à Piolle, une ville cobaye des « dégâts du progrès » - Grenoble, berceau de la « troisième gauche ».

https://www.piecesetmainoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1608